



Quai de la Fraternité [Marseille], photographie de Jean Gillet, sans date.



Exposition nationale coloniale, Marseille, affiche signée David Dallepiane, 1922.

MARSEILLE/PROVENCE, PORTES DES SUDS

Cette exposition offre un récit exceptionnel sur un siècle d'histoire coloniale et d'immigration à Marseille et en Provence et sur les différents flux migratoires qui, génération après génération, ont façonné l'histoire de la région et de ses départements. Cette exposition s'appuie sur l'ouvrage *Marseille, porte Sud*, recueil de nombreux textes et images, témoignage sur la relation à l'Empire colonial et l'immigration des Suds. À travers douze panneaux, couvrant une période de plus d'un siècle depuis 1906, l'exposition *Marseille/Provence, portes des Suds* se veut un témoin riche et complémentaire de l'ouvrage. Marseille et sa région représentent une mémoire méditerranéenne marquée par son flux de migrations unique en raison de sa position géographique et de son port ouvert sur le monde, tout comme les ports de Port-Vendres et Cette (aujourd'hui Sète), carrefour entre l'Orient et l'Occident. L'Exposition coloniale de 1906, qui baptise Marseille « capitale d'empire », annonce le début d'une immigration en plein essor. L'entrée dans la Grande Guerre marque le début d'un flux ininterrompu de soldats et de travailleurs venus d'outre-mer, d'Indochine et d'Afrique du Nord; cette immigration coloniale est présente sur toute la Provence et une partie de la Côte d'Azur. De Fréjus jusqu'en Arles, les troupes coloniales sont partout. À travers l'Exposition coloniale de 1922, la population locale est invitée à découvrir les palais coloniaux et ses populations « indigènes ». Le « rêve colonial » marseillais va s'évanouir laissant place à la récession économique et à un nouveau conflit. La Seconde Guerre mondiale provoque un profond déséquilibre, Marseille est dépassée par les nouveaux migrants qui arrivent dans son port. Déjà ville-refuge avant la guerre, elle accueille les exilés politiques allemands, les juifs pourchassés et autres réfugiés. La reprise économique d'après-guerre induit de nouveaux besoins en main-d'œuvre : Algériens, Tunisiens et Marocains vont fournir le gros des effectifs, d'autant que la guerre d'Algérie se prolonge. C'est dans ce contexte que la fin de l'Empire s'annonce laissant place à l'exode des harkis et des pieds-noirs.

Dans le Marseille où vivent les migrants, culture et émancipation sont les maîtres mots ; la crise de l'immigration prend racine dans les années 70, et la vague de crimes marque ces années d'un racisme violent. Des camps aux bidonvilles, des cités de transit aux cités HLM, Marseille a toujours construit un univers urbain sous la contrainte des flux migratoires. Autre conséquence de cette crise, l'émergence d'une contre-culture urbaine qui puise son inspiration dans ce rapport complexe à l'immigration et dans ce refus d'acceptation de l'apport des « Suds » dans l'identité locale. Ironie du sort, le Sud-Est rayonne aujourd'hui et impose ses particularismes grâce à cette contre-culture. Enfin, le débat sur « Marseille, modèle d'intégration » occupe toujours les esprits : plus de la moitié de sa population étant originaire des Suds.



Exposition coloniale [Marseille], affiche signée David Dallepiane, 1906.



Colonies d'Asie, Gare Saint-Charles, photographies de Pascal Ribot, 2005.



Porte de casernes dans le bar Joseph [Marseille] photographie de Jacques Windenburger, 1986.



Rassemblement après la victoire de Jacques Chirac à l'élection présidentielle [Marseille], photographie d'Anne-Christine Poujlat, 2002.



Rapatriement des pieds-noirs d'Algérie [Marseille], photographie de presse, 1962.



Grande quinzaine marseillaise. Le défilé de la Fantasia Tunisienne, carte postale, 1912.

Exposition coordonnée et réalisée par le **Groupe de recherche Arles** (arles.recherche.com), avec la soutien d'Emmanuelle Collignon et Pascal Ribot, en partenariat avec l'État, l'association régionale Arles et avec le soutien de la BDC, l'association géographique, Thierry Ribot, historiographe et documentariste. **Autres soutiens** : L'Université des sciences de la Provence exposante au regard de l'ouvrage Marseille, porte Sud (La Documentation Française) sous la direction de Pascal Ribot et Gilles Bataillon, avec une préface d'Évelyne Tissot et avec les contributions d'Alain Boudreau, Patrick Boudreau, Antoine Champagnat, Eric Chevreaux, Denis El Yamani, Bruno Estienne, Marianne Housmanian, Jean-Jacques Joubert, Tu-Sun Lien, Michel Pissati et Alain Ravaux.

Avec les partenaires du programme et de l'ouvrage Marseille, porte Sud, l'État (par l'Institut national géographique et cartographique, le conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur, le conseil général des Bouches-du-Rhône, le conseil d'Équipement Provence-Alpes-Côte, le conseil des Alpes, la BDC, INAC) et avec le soutien des Archives municipales de Marseille et des Archives Départementales.

www.coffret-immigration.com

1906-2010 MARSEILLE/PROVENCE, PORTES DES SUDS





Entrée de la Ferme sénégalaise (Exposition coloniale de Marseille), carte postale signée Nadar, 1906.

L'EXPOSITION COLONIALE DE 1906

En 1905, Marseille fait son entrée dans le siècle s'ouvrant vers l'inconnu et l'ailleurs. L'immigration se transforme et l'identité coloniale de la ville, avec la grande exposition coloniale de 1906, se fixe. Marseille possède une multitude d'atouts : elle est au cœur de l'édifice colonial français par sa position géographique, sa capacité portuaire et sa proximité avec l'Afrique du Nord. Marseille devient une étape maritime majeure vers l'Orient et l'Extrême-Orient depuis l'ouverture du canal de Suez. L'annonce de l'organisation de l'Exposition coloniale semble confirmer l'ambition de Marseille de devenir « capitale Empire ». L'Exposition de 1906 sera conçue par le docteur Édouard Heckel, directeur du centre colonial depuis 1893. Il s'inspire de l'Exposition universelle parisienne de 1900. Le 14 avril 1906, l'exposition est inaugurée. Tout l'Empire colonial s'est donné rendez-vous à Marseille. La reconstitution de trois grands ensembles confirme la dimension outre-mer de la ville. L'Indochine est présente avec la reconstitution du temple d'Angkor Vat, l'Afrique du Nord avec les immenses pavillons tunisiens et algériens. Les autres possessions ne sont pas oubliées, avec la présentation des ressources naturelles des plus vieilles colonies, comme celles des comptoirs des Indes, de la Guadeloupe, de la Martinique et de la Réunion. Près d'un million huit cent mille visiteurs ont admiré les reconstitutions historiques lorsque l'exposition ferme ses portes le 18 novembre 1906. L'exposition coloniale de 1906 a été « le carrefour de deux mondes, celui de l'imaginaire et celui du réel, de plus en plus marqué de mercantilisme ». La France étend ses protectorats sur l'Afrique noire et commence la pacification du Maroc et, au même moment, les entreprises marseillaises ont besoin de main-d'œuvre étrangère pour accompagner cette croissance économique et soutenir les industries.



« Exposition coloniale de Marseille » in La Dépêche coloniale illustrée, dessin de presse signé Gros, 1906.



Côte occidentale d'Afrique et Madagascar (Exposition coloniale de Marseille), cartes postales illustrées signées A. Vimar, 1906.



Le Grand Palais le jour de la visite du Roi Siawath (Exposition coloniale de Marseille), photographie, 1906.



Pavillon de la vanille et Palais de la Côte occidentale d'Afrique [Marseille], plaque de verre stéréoscopique positive de Léon « X », 1906.



Spahis escortant le Roi du Cambodge, carte postale colorisée signée E. Lacour, 1906.



Rue des souks (Exposition coloniale de Marseille), carte postale signée Guendé, 1906.

« Les Marseillais ont porté leur attention et leur effort du côté de la France coloniale »

(Georges Blondel, 1907)



Quai du Port Vins d'Espagne et d'Afrique [Marseille], photographie des Frères Seaburger, 1910.



Ernest Garibaldi. Derrées colonisées. Rue Saint-Sépulchre [Marseille], carte postale, sans date.

MARSEILLE, PORT DE L'EMPIRE

Depuis toujours tournée vers l'extérieur, déjà reconnue porte de l'Afrique du Nord et porte de l'Orient au XIX^e siècle grâce à sa situation géographique avantageuse, Marseille devient le port colonial de la France. Elle aspire à devenir la « métropole » de ce nouvel Empire. Le port de Marseille occupe un rang envié, loin devant Le Havre, Dunkerque et Bordeaux. Au-delà de l'activité commerciale, la ville devient une escale internationale de premier plan pour les migrants. En 1905, plus de deux cent mille voyageurs affluent ; à leur côté, de nombreux immigrants originaires de la zone méditerranéenne (Proche-Orient, péninsules ibérique et italienne) ou du nord de la France et de l'Europe s'installent à Marseille, attirés par les facilités qu'offrent les liaisons maritimes et ferroviaires de la ville. Voyageurs et immigrants (de nationalité étrangère) composent un cinquième de la population. En 1913, le commerce colonial de Marseille représente 25 % des importations et 48 % des exportations coloniales françaises, soit 20 % du commerce extérieur du port. Marseille remplit aussi son rôle de port des colonies de par la multiplicité des lignes de navigations et les ressources fournies à ses négociants et ses industries. Le périmètre urbain entre la gare et la Canebière donne aux visiteurs l'impression d'une « ville cosmopolite » riche en couleurs ; la vie économique se tourne vers l'espace colonial, la ville vit au rythme de ses productions et les murs des Bouches-du-Rhône vont se couvrir de noms de marques devenues célèbres. En 1913, Raymond Poincaré, le nouveau président de la République, confirme la place de Marseille au rang de première métropole coloniale de France : « Marseille est l'avenue triomphale de la France vers les rives du nord de l'Afrique ; elle est le grand portail qui s'ouvre sur les pays d'Orient et d'Extrême-Orient ».



Dockers somali [Marseille], photographie, 1907.



Un coin du quai des Belges : Le Comète [Marseille], carte postale, 1908.



Famille de jongleurs malabars [Marseille], autochrome de Léon Gimpel, 1907.



Docker africain [Marseille], photographie du Studio-Radio, 1911.



Le marchand Rabot le Kaum [Marseille], carte postale signée Guenda, 1908.

« En Quarantaine !... Des Syriens en observation au Lazaret du Frioul » in *Marseille*, couverture de presse, 1910 [novembre]



Soldats malgaches visitant Marseille, photographie de la Syral, 1913.



Journée de l'Armée d'Afrique et des Troupes coloniales, affiche signée Lucien Jonas, 1917.

L'APPEL À L'AFRIQUE ET L'ÉPREUVE DE LA GRANDE GUERRE

Au cours de l'été 1914, l'état-major pense que la guerre va être courte. Peu d'hommes d'Afrique noire et d'Indochine sont mobilisés au début du conflit, l'État préfère s'appuyer sur la trentaine de bataillons nord-africains qui débarquent aux mois d'août et septembre 1914. En janvier 1914, huit cents tirailleurs sénégalais sont en casernement à Marseille. Sept mois plus tôt, ils sont venus en métropole pour l'hommage qui leur est rendu, à Paris, le 14 juillet 1913, lors du défilé des armées. On commémore, ainsi, leur engagement au Maroc. La France se place, à cette occasion, dans la perspective du conflit qui s'annonce avec l'Allemagne. Au moment de leur arrivée à Marseille, en juin 1913, plus de dix mille tirailleurs sont encore présents au Maroc. Le cours de la guerre va changer le destin de l'Empire, l'appel devient massif à partir de 1915. Le recrutement des troupes se fait d'abord en Afrique du Nord, notamment en Algérie, puis en Indochine. En Afrique Occidentale française, il se fait lentement avec la mobilisation de dix mille hommes en 1915 puis s'accélère avec l'arrivée de cinquante mille hommes l'année suivante. Sur plus de six cent mille mobilisés, quatre cent cinquante mille viennent des colonies, de l'Indochine en passant par l'Afrique du Nord et l'Afrique noire jusqu'aux Antilles. Toute la Provence, Marseille y compris, devient une zone stratégique et le pivot des relations avec l'Empire. Devant un tel afflux, il fallut convaincre les populations locales qu'il n'y avait « aucun danger » à cette présence. Plusieurs campagnes d'information furent menées. Avec la guerre, écrit Jean-Jacques Rager, « l'État, qui jusqu'alors était resté étranger ou hostile à toute intervention dans les mouvements migratoires, devint à la fois recruteur, importateur, ploceur et contrôleur de main-d'œuvre coloniale ».



Spahis marocains en Arles, photographie, 1916.



Voyage en famille pour le 14 juillet [Marseille], photographie de l'agence Rol, 1914.



Arrivée des tirailleurs sénégalais à Marseille, photographie de Fernand Desaille, 1916.



Tirailleurs nord-africains, carte photographique, 1914.



Gnole à la plus grande France, carte postale signée JK, 1914.

« On a poussé très loin durant cette guerre l'art de l'invisibilité »

(Guillaume Apollinaire, 1915)



Le campne algérienne [Saint-Raphaël], photographie, 1916.

TRAVAILLEURS ET SOLDATS : LES FORCES DE L'EMPIRE



Annamites autorisés à porter les cheveux longs en signe de deuil Camp de Velocure, photographie, 1916.



Type hindou. La Poivre près de Marseille, carte postale, 1915.



La boulangerie des travailleurs malgaches [Fréjus], photographie, 1916.



Lu Hou Cheng (membre de l'Amicale des engagés volontaires de la Grande Guerre), carte d'adhérent, 1921.



Ouvriers chinois à la Catiat, photogramme extrait du reportage La coopération chinoise, 1918.



Spahis marocains en Arles, photographie, 1916.

Le recrutement massif de soldats coloniaux s'accompagne durant la période de conflit, d'une présence de travailleurs coloniaux de grande ampleur ; soldats et travailleurs changent la physionomie du Sud-Est et imposent de nouvelles conditions économiques et sociales. Au printemps 1916, en Provence, les autorités militaires décident d'organiser un « hivernage » des troupes coloniales, d'origine africaine principalement et indochinoise. Les camps du Midi de la France — Fréjus et Saint-Raphaël — vont servir de camps d'accueil et d'entraînement des jeunes recrues et recevoir les contingents de retour du front. D'avril à mai 1916, le nombre de soldats du camp de Fréjus passe de treize mille à vingt-huit mille, puis à quarante mille. Le Comité d'assistance aux troupes noires (CATN) se constitue pour venir en aide à ces soldats d'outre-mer, souvent mal perçus par la population locale. Un corps expéditionnaire « hindou » va également être affecté sur le front français. Cette population venue de l'empire des Indes arrive à Marseille à la fin de l'année 1914. Au côté des troupes noires, hindoues et indochinoises, le Maghreb débarque massivement à Marseille : Algériens, Marocains et Tunisiens sont mobilisés. La ville d'Arles devient le lieu d'installation de cette population maghrébine, notamment pour les Marocains. À la même période, l'administration coloniale impose de nouvelles mesures restrictives concernant la venue de la main-d'œuvre nord-africaine. Le décret réglementant le recrutement des travailleurs indigènes avec la création du SOTC (Service de l'organisation des travailleurs coloniaux) du 14 septembre 1915 va promouvoir l'arrivée massive de la main-d'œuvre coloniale et « le recrutement de la main-d'œuvre indigène en Indochine, en Chine et Afrique du Nord ». De plus, les négociations pour l'arrivée des travailleurs chinois prennent forme ; ils doivent disposer d'une carte d'identité mais aussi d'une carte de circulation de couleur jaune pour les travailleurs agricoles et de couleur verte pour ceux travaillant dans l'industrie. Pour tous ces hommes, Marseille a été une porte ouverte sur un pays dont ils ignoraient tout.



Le Maroc via Marseille. PLM-Cie Paquet, affiche signée E. Louis Lescieur, 1913.



Lors de l'exposition coloniale. Visite en pousse-pousse du Palais de l'Indochine [Marseille], photographie de Fernand Detaillé, 1922.

L'EXPOSITION COLONIALE DE 1922

Marseille, consacrée « métropole de la France d'Outre-mer », va accueillir, en 1922, les visiteurs du monde entier et se façonner une image pour les deux décennies à venir. Tout commence en 1922. Le choix de Marseille pour cette seconde exposition coloniale, après le succès de celle de 1906, s'inscrit dans la continuité. L'exposition était initialement prévue pour 1916 mais fut empêchée par la guerre. À la veille de l'armistice, Paris et Marseille sont en concurrence pour la tenue d'une exposition. La capitale souhaite une exposition « inter-alliée », la cité phocéenne veut associer la Syrie et le Liban qui constituent des marchés stratégiques pour l'Empire français. Cette double identité, ville orientale et ville impériale, constitue un enjeu majeur. Marseille emporte rapidement l'adhésion grâce à sa capacité à être prête dans des délais courts. Inaugurée le 22 avril 1922 par le ministre des Colonies Albert Sarraut, l'exposition marseillaise accueille des personnalités coloniales et des officiels de l'Empire. Le budget est quatre fois plus important que celui de l'exposition de 1906. Cet événement se structure autour des constructions éphémères symbolisant l'Empire et se tient en un seul lieu, le parc Chanot. Deux millions deux cent mille visiteurs s'y bousculent, c'est un véritable succès : « Les palais coloniaux composaient sous le lumineux ciel de Provence, une cité de légende ». Le sentiment que l'avenir colonial de la France se joue à Marseille est plus que jamais présent. L'engouement populaire est énorme comme le démontrent les festivités de clôture et le « grand bal » où le tout Marseille se presse. Paradoxe de ce succès, l'attitude du public, à la fois prêt à se ruer pour voir des « indigènes » ou des « Orientaux » en situation à l'Exposition coloniale ou lors d'exhibitions ponctuelles, mais méprisant ces mêmes « étrangers » qui souhaitent s'installer à Marseille. Ces deux millions deux cent mille visiteurs sont venus voir au parc Chanot, ce qu'ils allaient refuser de voir dans leurs rues au cours de l'entre-deux-guerres.



Indochine (Exposition coloniale de Marseille), affiche signée Georges Capon, 1922.



Palais du Maroc. La rue des Sauts [Marseille], carte postale, 1922.



Le roi nègre in Galijades marseillaises, carte postale éditée par La Cigogne, 1922.



Tourneur marocain (Exposition coloniale de Marseille), photographie des Studios Detaillé, 1922.



Guinée [Marseille], carte postale signée Lévy et Neurdin, 1922.



Danseuses cambodgiennes (Exposition coloniale de Marseille), photographie de Fernand Detaillé, 1922.



Construction de la tour de soixante mètres du palais de l'AOF pour l'exposition coloniale [Marseille], photographie des Studios Detaillé, 1922.

« Les palais coloniaux composaient sous le lumineux ciel de Provence une cité de légende »

(Adrien Artaud, 1923)



Mineurs algériens à Champclauson (les travailleurs maghrébins passaient du Gard aux Bouches-du-Rhône en fonction des demandes des entreprises), photographie, 1930.

Sur la Conébère, Silhouettes ! [Marseille], carte postale signée Mourut-La-Comte, 1927.



VISAGES DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Au cours de l'entre-deux-guerres, le monde semble se donner rendez-vous à Marseille — Arméniens, Antillais, Afro-américains, Syro-libanais, Chinois, Vietnamiens —, la ville devient un véritable « foyer migrateur ». Marseille s'impose comme la ville de l'Empire, comme l'escale obligatoire, c'est la ville du départ ou du retour « aux colonies ». Originaire d'Afrique Équatoriale française (AEF), d'Afrique Occidentale française (AOF), de la côte des Somalis ou des Caraïbes, les « Noirs » sont omniprésents dans la cité phocéenne. Gravures, peintures et cartes postales témoignent de cette présence qui est désormais l'un des traits identitaires de la ville. Ce que Claude McKay, auteur noir-américain originaire de la Jamaïque, a appelé « *le Harlem marseillais* » participe à la construction de cette identité. Marseille devient une mosaïque de quartiers où la concentration des nationalités pérennise la solidarité entre migrants d'un même pays ou d'une même région. La rue des Chapeliers devient le point de fixation de la présence arabe à Marseille. « *Voulez-vous voir l'Algérie, le Maroc, la Tunisie ? Donnez-moi le bras, je vous conduis rue des Chapeliers...* ». Cette rue restera emblématique de la présence des Maghrébins, vécue comme une « occupation », une transposition des rues du Maghreb dans la ville marseillaise. Au cours des années 30, l'image de Marseille va changer, l'image d'une ville aux identités multiples se transforme peu à peu en une cité où règnent le crime et la violence à cause de sa population trop dense et de ses flux migratoires incontrôlables. Marseille est prisonnière de cette image à la fin des années 30, elle va trouver le coupable idéal : l'étranger. D'ailleurs, l'expression consacrée n'est-elle pas alors que Marseille serait devenue un « *village nègre* » ? Toutefois, cette image négative est à nuancer comme le démontre l'arrivée de Larbi Ben M'Barek, dans le club de football de la cité phocéenne, l'OM. Surnommé « *La Perle noire de Casablanca* », il reste le joueur maghrébin le plus célèbre d'avant-guerre, ayant porté dix-sept fois le maillot de l'équipe de France.



Larbi Ben M'Barek [Marseille], photographie dédiée, 1938.



Retour des troupes alliées en Indochine [Marseille], photographie de Fernand Detaille, 1920.



Campagne de Navigation Marse. L'Algérie par Port-Vendre, affiche publicitaire signée Sandy Hook, 1920.



Atelier de chaussures Der Miosson [Marseille], photographie, 1932.



Sur les quais. Dockers officiers [Marseille], photographie des Studios Detaille, 1930.



Groupe de jazz à Marseille, photographie de Claude McKay, c. 1929.



Le Berbère ou l'homme de Palma [Marseille], photographie de Germaine Krull, 1935.

« À Marseille, en écoutant, en regardant, on goûte tout l'exotisme de l'univers, toute la saveur brûlante du désert, toute la senteur millénaire de l'humus tropical »

(Jean Ajalbert, 1922)



Soldats allemands et tirailleurs sénégalais dans Marseille, photographie, 1943.

DE LA DÉFAITE À LA LIBÉRATION PAR L'ARMÉE D'AFRIQUE



Pour la défense de l'empire, affiche signée Maurice Toussaint, 1939.



Trois cultures, un dépassement, affiche signée Eric Castel, 1941.

En 1939, la France décide de mettre en place une « véritable ligne Maginot humaine » pour répondre à la pression militaire allemande. D'un côté, le ministre des Colonies, Georges Mandel, va développer un plan ambitieux pour acheminer trois cent mille travailleurs coloniaux en métropole, d'autre part, l'état-major mobilise en masse dans tout l'Empire ; Marseille sera la tête de pont de ce nouvel appel à l'Empire. A partir de mars-avril 1940, le port est saturé, les quais et les docks sont provisoirement fermés pour écouler les marchandises en provenance du domaine colonial et gérer le flux croissant de travailleurs et soldats des outre-mers. Jusqu'en juin 1940, arriveront soixante-treize compagnies indochinoises comportant chacune deux cents à deux cent cinquante travailleurs souvent regroupés par province d'origine : Tonkin, Annam et Cochinchine. Ces travailleurs prennent conscience qu'ils ne seront pas rapatriés en Indochine avant plusieurs mois. Le soudain déferlé va changer la donne, amenant son flot de réfugiés venus du Nord et obligeant Marseille à prendre en charge de nombreux « coloniaux » sans ressources. La ville est métamorphosée : « Plus une place d'hôtel, plus une chambre à louer, les gares surpeuplées, des dormeurs la nuit étreignant leurs valises ». À la fin de l'année 1942, les Allemands occupent toute la zone sud ; la situation se durcit et les activités portuaires cessent. Dans le contexte de crise économique et de pénurie d'emploi, la propagande à destination des travailleurs coloniaux pour le « travail volontaire » semble efficace. Les tirailleurs sénégalais ou travailleurs indochinois sont recrutés localement pour la reconstruction des quartiers détruits autour du Vieux-Port. Tout va basculer à la mi-août 1944 avec le débarquement de l'armée d'Afrique du général de Lattre de Tassigny, deux cent cinquante-six mille hommes la composent : notamment des goumiers et tabors marocains et des tirailleurs sénégalais. Ils vont libérer les villes de la côte proche du débarquement, puis Toulon, Marseille et toute la Provence. Ce débarquement va marquer en profondeur la mémoire de cette région, libérée par ces hommes « venus d'Afrique » qui apportent avec eux la « liberté » conquise et gagnée outre-mer.



Annamites dans un camp d'entraînement, photographie de Jean-Gabriel Sézarier, 1939.



Soldats nord-africains, photogramme extrait du film d'actualités Pathé Le Débarquement des troupes indigènes à Marseille, 1939.



Le combattant FTP-MOI Serik Bedoukian, durant l'insurrection de Marseille, photographie de Julia Proetta, 1944.



Débarquement de Provence [Saint-Raphaël], photographie, 1944.

Sauveur de la 10^e Compagnie des Travailleurs Indochinois, photographie, 1941.

Travailleurs africains recrutés pour les travaux de construction des quartiers du Vieux-Port [Marseille], photographie, 1943.



Goumiers marocains sur une route du Var, photographie, 1944.



Retour des blessés d'Indochine à Marseille, photographie d'Antoine Serra, 1952.

LES GUERRES COLONIALES ET LES RAPATRIEMENTS

À la fin de l'année 1945, les derniers stigmates de la guerre demeurent ; les troupes coloniales stationnent toujours à Marseille et à Toulon et de nouvelles vagues de réfugiés s'annoncent. Ce sont quelques « Indochinois » qui vont marquer de leur présence l'immédiat après-guerre et influencer sur l'opposition naissante au conflit qui débute fin 1946 au Vietnam. Marseille va vivre au rythme du conflit indochinois pendant une dizaine d'années. « *Pas un sou, pas un homme, pas un train, pas un coup de marteau pour la guerre du Vietnam* », le mot d'ordre est explicite, les marins en grève bloquent le départ des navires dans le port de Marseille. La première grande manifestation organisée par des Français pour la « paix au Vietnam » a lieu sur la Canebière. Le 7 mai 1954, la défaite de Diên Biên Phu annonce la fin de la guerre, et le 20 juillet, les accords de Genève fixent la partition du Vietnam. Trois mois plus tard, la guerre d'Algérie commence et le flot de rapatriés débarque d'Indochine à Marseille. Entre les travailleurs indochinois en attente de rapatriements et les travailleurs algériens, le Sud-Est est aussi le pivot de l'immigration juive symbolisée par le camp du Grand Arénas. Le 1^{er} novembre 1954, les Algériens de métropole apprennent le déclenchement de l'insurrection algérienne par le FLN (Front de libération nationale). La Provence est directement concernée par ce conflit, l'action militante y est très présente. Pour lutter contre le FLN, la préfecture des Bouches-du-Rhône va créer un premier poste de « conseiller technique pour les affaires musulmanes » en 1957 ; l'idée est de surveiller les deux mille militants du FLN du département. À la fin de « l'Algérie française » commence le plus grand exode vers Marseille. La ville a vu débarquer des « rapatriés » mais jamais dans de telles proportions ; chaque jour, entre le 11 et le 24 juin 1962, débarquent trois mille cinq cents « rapatriés pieds-noirs et harkis ». Si Marseille devient « la Terre Promise des rapatriés », elle reste aussi celle du premier contact difficile avec la France car beaucoup abandonnent tout espoir de retour en Algérie et l'accueil n'a guère été chaleureux au début. En outre, l'arrivée des harkis, puis leur transfert dans les camps et les massifs forestiers, marquent ces années sombres d'une humiliation dont nos mémoires collectives commencent à peine à mesurer l'ampleur.



Départ des troupes du Général Leclerc pour l'Indochine [Marseille], photographie de Lapi, 1945.



Retour des Harkis d'Algérie [Marseille], photographie de presse, 1962.



Attentat FLN à Marseilles, photographie de reportage, 1958.



Groupe de rapatriés attendant sur le Vieux-Port l'autobus pour le centre administratif du parc Chonot [Marseille], photographie de presse, 1962.



Négociation. La paix en Algérie, affiche du PCF, 1959.



Juifs d'Algérie. Grand Arénas [Marseille], photographie de Paul Almay, 1960.



Français de la Métropole. Accueillez les Français d'Algérie, affiche signée Jean Brun, 1960.

« Toute mes fibres m'attachent à ce rivage où bouillonne un peuple fort en gueule et haut en couleur »

(N'Guyen Van Loc)



Travailleurs dans le port de Marseille, photographie d'agence, 1954.



Le monde entier passe par Marseille, affiche signée Ray M. Pollanc, c. 1955.

DES TRENTE GLORIEUSES AUX NOUVELLES VISIBILITÉS

Marseille ville-étape, ville-transit, dont le port est le poumon économique des échanges vers les Suds, va connaître des flux migratoires sans précédent en provenance des colonies : l'image du dockeur déchargeant des caisses arrivant de toutes les colonies est le stéréotype de cette présence immigrée. En outre, la région Paca est une mosaïque ethnique et culturelle, son paysage urbain et ses campagnes vont profondément se transformer à partir des années 50. La crise du logement de l'immédiat après-guerre oblige les municipalités à rattraper leur retard en matière de logements sociaux. La majorité des immigrés vivent dans des taudis ou des bidonvilles. Outre la fixation de taudis existants, de nouveaux espaces émergent pour loger le flux croissant de cette population immigrée ; beaucoup de familles maghrébines transformeront ces espaces en véritables « villages ». Au lendemain du conflit algérien, les Français découvrent que l'immigration en provenance du Maghreb s'installe de façon pérenne. De nombreux migrants travaillent dans le port de Marseille ou de Toulon et souhaitent faire venir leur famille. Algériens, Marocains et Tunisiens représentent cette nouvelle vague migrante. La période des années 60-70 symbolise un entre-deux. Deux générations très différentes cohabitent, toutefois, cette période reste une époque charnière pendant laquelle la communauté maghrébine se construit à Marseille et dans les Bouches-du-Rhône et la culture pied-noire se fonde dans l'identité locale. Le réseau de sociabilité pied-noire passe par la voie des associations ; la plus puissante est l'Association nationale des Français d'Afrique du Nord, de l'outre-mer et de leurs amis (Anafanoma) créée en 1957 ; elle organise le premier rassemblement à Tourves. Cet événement va se pérenniser et se tenir tous les ans. La ville de Tourves devient le lieu de commémorations, de retrouvailles et de revendications où se structure la « culture pied-noire ». Ces minorités sont de plus en plus visibles car elles investissent les espaces publics (marchés, rues, écoles). Désormais à Marseille et dans toute la Provence, immigrés maghrébins et Français vivent davantage face à face que côte à côte.



Débarquement de primours [Marseille], photographie de Philippe Rouard, c. 1950.



Famille algérienne [Marseille], photographie d'agence, 1956.



Bidonville de la Lorette [Marseille], photographie d'agence, 1956.



Marché Vétan [Marseille], photographie, 1968.



Coiffeur diplômé de la porte d'Aix [Marseille], photographie, 1972.



Rassemblement annuel des pieds-noirs à Tourves, photographie de presse, 1972.





Place Jules-Gustave [Marseille], photographie de Jacques Windenberger, 1974.

TRAVAILLEURS, FAMILLE, MILITANTS...

Les années 70 sont marquées par une nouvelle vague, celle des travailleurs immigrés originaires du Maghreb. En 1973, on compte huit cent cinquante mille Algériens déclarés en France. Ces travailleurs maghrébines, arrivés avec leur famille, représentent une main-d'œuvre importante et nécessaire à la construction de grands complexes. Les foyers et les cités de transit se multiplient, remplaçant peu à peu les bidonvilles. Marseille est l'une des premières villes à stabiliser les familles maghrébines, à accueillir les migrants d'Afrique de l'Ouest et à progressivement intégrer la troisième génération d'Arméniens. La concentration des immigrés se focalise sur certains quartiers de la ville, à l'image de Belsunce qui fonctionne comme un souk proposant épices et tissus, avec ses échoppes et ses commerçants, et où tout se négocie. La communauté arménienne est moins nombreuse, à la fin des années 80, on l'estime à environ soixante-dix mille personnes. Cette troisième génération est regroupée dans de nombreuses associations et se dissémine dans l'ensemble des espaces urbains. La mémoire collective contre l'oubli du génocide arménien constitue l'un des ciments de leur mobilisation. Moins visibles, les populations asiatiques, notamment les Vietnamiens, constituent également l'une des composantes essentielles de la mosaïque marseillaise. Un signe de cette présence se manifeste par l'émergence de restaurants asiatiques. La présence de toutes ces communautés immigrées suscite un certain rejet de la population locale sur fond de racisme et de xénophobie, notamment avec la vague de crimes en 1973. Dix ans plus tard, le 15 octobre 1983, la première Marche contre le racisme et pour l'égalité des droits, organisée à la suite de nouveaux crimes racistes, part de Marseille pour arriver à Paris en décembre 1983. À la suite de cette manifestation, appelée « Marche des Beurs », SOS Racisme voit le jour. À ce moment-là, s'ouvre une nouvelle époque dans l'histoire migratoire de la région.



Quartier Belsunce [Marseille], photographie d'Yves Jaumougin, 1981.



Marche pour l'égalité et contre le racisme, affiche signée Lalleau, 1983.



La Marche des beurs, photographie de Pierre Clot, 1983.



Fête de l'Unité: Français Immigrés [Gourdon], affiche, 1980.



Arrivée du ferry-boat La Liberté en provenance d'Alger [Marseille], photographie de Jacques Windenberger, 1988.



Inauguration de l'avenue du 24 avril 1915 à la mémoire du génocide arménien, quartier Sain-Julien [Marseille], photographie d'Yves Jaumougin, 1980.



Réfugiés vietnamiens du flyer Seneotte de Port-de-Bouc, photographie de Jacques Windenberger, 1978.

« Une des rares villes en Méditerranée où l'on puisse parler encore de cosmopolitisme »

(Émile Temime, 2006)



Zinedine Zidane [Marseille], photographie de Michaël Zumstein, 2004.

NOUVELLES GÉNÉRATIONS ET MÉMOIRES CROISÉES



Vivons ensemble avec nos différences, affiche, 1984.



Boutique Papi [Marseille], photographie de Bernard Lessing, 2001.

Nouvelles frontières, nouveaux codes, nouveaux enjeux identitaires, c'est sur ces nouvelles bases que s'ouvre la période des années 1990-2000. Avec une exposition comme *Parlez-moi d'Alger*, le passé semble enfin rencontrer le présent et Marseille affiche la volonté de pacifier « ses » mémoires, vingt ans après la première exposition *L'Orient des Provençaux*. Il est difficile de saisir l'identité marseillaise tant ses nombreuses migrations la rendent multiple et insaisissable. « Ville-refuge, Marseille brasse depuis l'Antiquité, des peuples venus de tous les horizons... Aujourd'hui, cette diversité est la première richesse de la ville. Une alchimie fragile, mais unique en France ». Plus d'une centaine de nationalités se côtoient et se fréquentent dans les espaces urbains de la région Paca. Marseille est aussi un carrefour de tolérance exprimé par la mosaïque religieuse ; au cimetière du Prado, tous les cultes sont représentés : un carré vietnamien, un mausolée musulman... L'identité des Suds s'exprime aussi par la musique, reflet de la diversité. Des événements comme la Fiesta des Suds ou des groupes comme IAM s'inscrivent dans une revendication territoriale, sociale et culturelle. Marseille aura attendu un siècle entier pour voir un enfant du pays devenir un héros national. C'est dans la cité Castellane que Zinedine Zidane a grandi, au sein d'une famille algérienne d'origine kabyle, avant de devenir un héros des temps modernes, ornant de toute sa stature un mur de la corniche. À Toulon, le président du club de rugby, Mourad Boudjellal, est parvenu à ramener le club toulonnais dans l'élite du rugby français. Les hommes ont su réconcilier la région et sa mémoire. Ici, la culture est façonnée par la Méditerranée, carrefour privilégié des peuples, des cultures et des religions. Pour 2013, Marseille, avec cent trente villes et villages de Provence, a été choisie pour être « capitale européenne de la culture ». L'idée : faire de Marseille et de la Provence, un espace privilégié et pérenne consacré au dialogue des cultures de l'Europe et des Suds... Un destin qui traverse le siècle et que raconte cette exposition.



Derrière le réseau de fer [Marseille], photographie de Pascal Ribot, 2004.



Demiers nouvelles [Marseille], photographie de Pascal Ribot, 2004.



Concert IAM au Zenith de Marseille, photographie de Georges Gobet, 1994.



Double regard [Marseille], photographie de Pascal Ribot, 2004.



Rue Langue-des-Capucins [Marseille], photographie de Pascal Ribot, 2004.



L'Orient des Provençaux Expositions coloniales [Marseille], affiche signée A. Durand, 1983.



Parlez-moi d'Alger [Marseille], programme (photographies d'Yves Jeanmougin et Djamel Farès), 2003-2004.



« Aujourd'hui, cette diversité est la première richesse de la ville »

(Géo magazine, 2004)